

## L'école du soir<sup>1</sup>

Nous avons quitté Afula, avec le mont Tabor en arrière-plan, voilà à peine dix minutes, et dépassons la pancarte « Niveau de la mer ». Nous descendons rapidement vers la cuvette de Beith Shean. La chaleur est lourde, accablante. Ma chemise trempée de sueur me colle au dos, les mains moites glissent sur le volant, les lunettes de soleil embuées par la sueur rendent le paysage irréel. A droite, le Mont Guilboa, avec à ses pieds les étangs à poissons et les rangées de palmiers ; à l'horizon, les collines de Jordanie ; à portée de la main, les champs de coton tout blancs qui bordent la route.

Ruth, l'infirmière en chef de notre service d'hospitalisation à domicile, est assise à mes côtés, droite comme un I, immobile. Avec ça, pas une goutte de sueur ! Comment fait-elle pour ne pas transpirer ? Vêtue de la stricte et impeccable blouse bleue des infirmières de la Santé Publique, petit col blanc, souliers d'un blanc éclatant, les cheveux légèrement grisonnants, coiffée impeccablement. Chez elle, tout a l'air impeccable. Elle ressemble étrangement à la directrice d'un collège anglais pour jeunes filles, telle que je me la représente. Née de parents allemands, elle a effectivement été élevée en Angleterre.

Encore plus pâle que d'habitude, elle ne dit mot. C'est ainsi chaque fois que l'on va à Beith Shean, où elle a travaillé près d'un quart de siècle. Elle était alors installée à quelques kilomètres de la ville, dans un kibboutz religieux où elle avait son poste d'infirmière. Elle avait débuté à une période où il n'était pas encore question d'eau courante dans chaque maison, et encore moins d'air conditionné. Toutes les visites, elle les faisait à pied : elle n'avait eu droit à un vélo qu'au bout de douze ans d'ancienneté.

En 1950-51 était arrivée la grande vague d'immigrants du Maroc. Elle, la lady, avait appris l'arabe marocain, s'était donnée corps et âme au soin de ces immigrants dépourvus de tout, faisant office d'assistante sociale et même de maîtresse d'école en même temps que d'infirmière et sage-femme. Un groupe d'immigrants du mont Atlas avait sa préférence : les plus miséreux, tous des anciens bergers, beaucoup d'analphabètes.

\*\*\*

---

<sup>1</sup> Ce texte est un composite de plusieurs versions de son récit qu'a laissées Abraham Estin. Selon les cas il insistait davantage sur tel ou tel aspect de l'histoire, qui regroupe différents thèmes chers à son cœur. (Note de Colette-Rebecca Estin)

Passé le théâtre romain, je demande à Ruth la raison de notre visite. Si son exposé est aussi clair que d'habitude, l'émotion perce sous la sécheresse apparente.

– Le cas médical, c'est Aharon, le père de la famille. Il s'est fracturé le fémur en voulant monter sur le toit pour réparer le chauffe-eau solaire. On n'a pas idée, à quatre-vingt deux ans de se mettre une chose pareille en tête ! Mais il se croit toujours un jeune homme ; il n'a jamais écouté personne. Volontaire, disaient de lui ses amis ; têtu, rectifiaient les autres. Tel il a été, tel il est resté.

– Tu le connais bien ?

– Voilà vingt-cinq ans que je le connais ! D'une famille de bergers. Arrivé du Maroc en 1951, parmi les premiers. Ouvrier agricole. Ensuite, quand on a industrialisé l'agriculture, il a travaillé dans le bâtiment. Toujours plein de courage, jamais une plainte, jamais un jour de congé maladie. Sa femme, diabétique, est devenue aveugle il y a dix ans. Ils ont élevé neuf enfants. Tous, sauf un, ont grimpé dans l'échelle sociale. Mariés, ils habitent soit à Haïfa, soit à Beer-Sheva – et ils n'ont plus qu'un ou deux enfants tout au plus. Cela n'empêche qu'il est impensable de ne pas venir avec sa famille à Beith Shean pour chaque fête. Pour coucher tout ce monde à *Pessah*<sup>2</sup>, les voisins accueillent chez eux au moins une vingtaine de personnes !

– Tu as dit « tous sauf un » ?

– Le seul fils à être resté à la maison est un retardé mental. Il s'appelle Yaacov. Il y a sept ans, il a trouvé une fille, une orpheline, qui a bien voulu l'épouser. Tout le pays s'est demandé pourquoi cette fille, qui semblait saine et normale, a épousé ce garçon qui ne sait ni lire ni écrire. Il est difficile de sonder l'âme humaine. Ils ont déjà quatre enfants – archinormaux – et un cinquième est attendu pour le mois prochain.

« La question maintenant, c'est donc le père. Il doit quitter le service d'orthopédie pour aller en rééducation après son opération, mais il n'y aura une place libre que dans quinze jours et la famille refuse de le prendre à la maison, même pour deux semaines.

– Pourquoi ?

– J'ai parlé plusieurs fois au fils, il ne veut pas en entendre parler. Il dit que ce sera trop dur pour sa femme : sa grossesse, les quatre enfants, la mère aveugle... Là, nous voilà arrivés. La troisième maison à gauche.

\*\*\*

---

<sup>2</sup> Pâque.

Je m'arrête devant la maison toute blanche. Les volets, peints en vert criard, sont bien entendu fermés à cause du soleil. De la rue, un étroit sentier mène vers la maison. De chaque côté, une dizaine de mètres carrés de terre plantés de rosiers ; un tuyau de caoutchouc serpente d'un rosier à l'autre. Un trou y est percé au pied de chaque rosier. Des gouttes d'eau en suintent. Juste assez pour calmer la soif des rosiers. Pas trop pour ne pas dépasser la quantité d'eau autorisée par la municipalité.

Le bruit de la voiture fait sortir sur le pas de la porte une femme. Elle est grande mais me paraît immense. Est-ce à cause de la grossesse avancée et du gosse qu'elle tient dans ses bras ?

– Bonjour, madame, nous venons de l'hôpital.

Sans un mot, le visage fermé, elle s'efface pour nous laisser entrer. Il nous faut quelques instants pour nous accommoder à la pénombre de la maison. Sur la gauche, la cuisine : une vieille femme y est assise près d'une table et coupe des aubergines en rondelles. Quand elle finit d'en couper une, elle tâtonne plusieurs instants à la recherche d'une autre. Toujours sans dire un mot et sans lâcher l'enfant dans ses bras, la jeune femme s'empare d'un plateau, et pose deux verres dessus. D'un mouvement de tête simple mais impératif, elle nous indique le salon. Nous trouvons difficilement place, tant il est encombré de sièges de toutes sortes, du buffet en formica brillant, des vitrines, des bibelots. La femme pose le plateau sur une table basse et retourne à la cuisine. Nous entendons claquer la porte du réfrigérateur et elle revient avec deux bouteilles : eau fraîche, jus d'orange. Du regard, elle nous interroge et sur un signe de nous, elle nous verse de l'eau.

En buvant, je me prépare à lui exposer le but de notre visite. D'expérience, je sais que le sort d'une démarche dépend souvent de la première phrase. Mais à la perspective de parler à cette femme, debout devant moi, silencieuse au point que l'on pourrait la croire muette, je suis intimidé, troublé. Et tout à trac, je lui dis :

– Mais on m'a dit que vous avez quatre enfants. Où est le quatrième ?

A ma grande surprise, d'une voix profonde, un peu rauque, impatiente et en même temps très fière, elle m'apostrophe :

– Qu'est-ce que vous croyez ? Il a six ans, l'aîné, il est à l'école. Il commence déjà à apprendre à lire et à écrire. Vous savez, pour le père, ce n'est pas moi ! Vous pensez sûrement que c'est moi, la belle-fille, qui ne veut pas de lui à la maison. C'est Yaacov, mon mari, qui ne veut pas. Il ne veut pas que je fatigue de trop. Il m'aime tant que c'en est fatigant. Fais pas ci, fais pas ça. La seule chose qu'il me demande, c'est de lui faire beaucoup de beaux gosses ! Et ils iront tous à l'école. Lui, il faudra qu'il travaille dur pour que je puisse les envoyer à la grande école – pas comme lui et moi ! Mais pour le père, il veut pas. Et quand il a dit non, vous ne lui ferez pas dire oui. Il est têtue comme l'âne de notre ancien voisin. C'est pour vous dire !

Heureusement, Ruth rompt la gêne qui s'installe.

– Malka, voilà des années que nous nous connaissons. Je vais te parler franchement. Elles sont vilaines, les fractures de ton beau-père à la cuisse et au bassin. On l'a opéré deux fois, et à présent, il faut qu'il quitte le service d'orthopédie. Mais en rééducation, il n'y aurait de place que dans quatre ou cinq semaines seulement. Est-ce que vous pourriez le prendre chez vous pendant ce temps-là ?

Les yeux de Malka s'embuent. Une expression de grande tristesse apparaît sur son visage.

– C'est Yaacov qui décidera, dit-elle au bout d'un long moment de silence – peuplé d'angoisses ?

Elle se lève brusquement : l'entretien est pour elle terminé.

\*\*\*

Lorsque nous sortons de la maison, la chaleur semble encore plus infernale, le soleil plus aveuglant. Nous sommes à cent dix mètres au-dessous du niveau de la mer. Quand nous montons dans la voiture, c'est une véritable fournaise, difficilement supportable. Pensive, le regard perdu sur les montagnes à l'horizon, Ruth ne dit mot.

– Qu'est-ce qui te chagrine, Ruth ?

– Écoute, tu vas encore m'accuser de trop m'identifier aux gens de Beith Shean ! Mais j'ai vu grandir et fleurir toute la famille. La coqueluche et la rougeole de la belle-fille, je me les rappelle mieux que celles de mon fils. C'est moi qui lui ai trouvé une famille adoptive, à Malka. Il y a des drôles de relations entre nous : je sais qu'elle irait au feu pour moi, mais elle ne m'a pour ainsi dire jamais adressé la parole. Sans parler, bien sûr, d'un merci quelconque.

S'ils ne reprennent pas le père, ça va les ronger, et ça arrivera à détruire le miraculeux équilibre de ce ménage tellement spécial, je le sens. Et si ça se produit, je m'en sentirai complice. Non, il faut trouver quelque chose, il le faut !

– Dis au fils de venir me voir.

\*\*\*

Trois jours après, Élisheva, notre deuxième infirmière, ouvre la porte de mon bureau, et, avec son savoureux accent de Liège – et l'accent de Liège est encore plus savoureux en hébreu qu'en français –, elle me dit : « Yaacov de Beith Shean est là. Il dit qu'il a reçu une convocation, mais que de toute façon, c'est non ! »

L'homme a la trentaine ; très petit de taille, obèse, le visage mongoloïde, les yeux saillants en billes de loto. Un nez petit et plat, presque inexistant, de grosses lèvres épaisses. Accrochée sur ce faciès, une grande et belle moustache noire qui semble postiche.

Il s'avance vers le milieu de la pièce, s'arrête et finalement fixe intensément l'homme en blouse blanche. Mais à chaque fois que j'accroche son regard, il le détourne aussitôt avec hostilité. Je sens déjà l'obstination de son refus.

– Asseyez-vous, monsieur.

L'homme ne réagit pas et garde les yeux rivés sur moi.

– Asseyez-vous donc, monsieur !

L'homme se retourne, comme s'il cherchait à qui je peux bien m'adresser.

– Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Yaacov.

Il hésite, s'avance encore un peu, s'assied finalement sur le coin d'une chaise en face de moi, et lance :

– Je ne le veux pas à la maison. Ce n'est pas vous qui m'obligerez, docteur !

– Monsieur Yaacov, votre père est en voie de guérison. Nous allons lui réapprendre à marcher. Il faut qu'il aille dans un hôpital spécial, où on s'occupe de malades comme lui. Mais il n'y aura de place que dans quinze jours. Il faudrait que vous puissiez le prendre à la maison pendant ces deux petites semaines. Nous vous enverrons une kinésithérapeute trois fois par semaine, pour qu'elle fasse des exercices avec lui. Ce serait dommage de le mettre dans un hospice où il n'y a pas de kinésithérapeutes. Il vaut mieux l'ambiance familiale et des exercices. Vous avez compris l'importance de la chose, monsieur Yaacov ?

– Non... c'est-à-dire je ne sais pas, c'est drôle, c'est bizarre, on ne m'a jamais parlé comme ça. De ma vie, personne ne m'a appelé monsieur, monsieur Yaacov.

Je retiens mon souffle et glisse le plus doucement possible :

– Non ?

Il reprend profondément son souffle ; puis, d'une voix cette fois-ci complètement assourdie :

– Voyez-vous, monsieur le docteur, quand j'étais petit, tout le monde me montrait du doigt : les voisins, les gens de la rue, et même mes quatre frères et mes quatre sœurs. J'étais l'anormal, le retardé. Les autres enfants allaient en classe, et moi je jouais dans la rue, tout seul, avec mon ombre. Personne ne s'occupait vraiment de moi.

« Mon père, au Maroc, il était berger, dans l'Atlas. Et puis, un jour on est venu le chercher pour « monter » en Israël. Mais dans la vallée, ici à Beith Shean, il n'y a pas de pâturages. Alors il travaillait dans le bâtiment. Quand j'ai eu quatorze ans, il m'a pris avec lui chez son patron. Ça fait vingt-trois ans que je suis aide-maçon. Je vais d'un chantier à un autre. Mes frères et mes sœurs

sont tous dans l'administration ou employés. Ils ont tous quitté Beith Shean pour la grande ville. Moi, je suis toujours là.

« Et puis un jour – Dieu soit béni – ma Malka, elle m'a pris par la main. On est partis en promenade. Y en avait beaucoup pourtant des garçons qui la voulaient, la Malka. C'est vrai qu'elle était orpheline. Mais elle a tout de même été en classe, et pas qu'un peu : jusqu'à seize ans ! Eh bien, c'est moi qu'elle a épousé. Pourquoi moi ? Comment le savoir ? Mais il ne faut pas croire, docteur, j'ai mis mes conditions pour aller sous la *houpa*<sup>3</sup>. Ma Malka m'a bien promis qu'on aurait beaucoup d'enfants. Et on en a déjà quatre, et un cinquième pour bientôt. Et ils sont tous beaux. Et normaux ! Et l'aîné qui commence à l'école, la meilleure de la ville !

– J'ai parlé avec votre femme. Elle est bonne et belle. Elle vous aime beaucoup, elle vous donne de beaux enfants. Elle, elle est d'accord pour prendre votre père. Et vous, monsieur Yaacov ?

– J' sais plus. Personne ne m'a jamais dit que ma Malka était grande et belle, comme une *malka*<sup>4</sup>...

– C'est dommage, monsieur Yaacov, c'est dommage pour vous et pour toute votre famille.

– Écoutez-moi bien, docteur... Oui, je vais tout vous dire. Si on le prend, c'est moi et personne d'autre qui va s'en occuper, et moi, je rentre très tard du travail. Ma Malka pense que je fais des heures supplémentaires. La vérité vraie, c'est que je vais à l'école du soir. Je veux apprendre à lire et à écrire. C'est important. Je veux savoir lire et écrire avant mon grand garçon. C'est important pour lui, pas vrai ?

Un pâle sourire, peut-être de triomphe, apparaît sur le visage de monsieur Yaacov.

\*\*\*

– Allô, l'orthopédie ? Ici l'hospitalisation à domicile. Je voudrais parler au patron... (...) Docteur Abelson ? Je m'excuse de vous déranger. Vous avez dans ton service un opéré de quatre-vingt-deux ans, Aharon, une fracture du fémur. Je vous demande instamment de *ne pas* le renvoyer chez lui. Il faut qu'il parte directement en rééducation. Je vous expliquerai ça de vive voix... (...) Merci.

Décembre 1976

---

<sup>3</sup> Le dais nuptial.

<sup>4</sup> Reine.